

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR

SESSION 2015

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

Aucun matériel n'est autorisé – Durée : quatre heures

Première partie : synthèse (40 points) : vous rédigerez une synthèse concise, objective et ordonnée des documents suivants :

Document 1 : Guy de Maupassant, *Bel ami*, 1885, 1^{ère} partie, chapitre 2

Document 2 : Denis Fleurdorge « Du vêtement en général et celui de l'exclusion en particulier », *Le sociographe*, n° 17, 2005

Document 3 : Interview de Sarah Stern, psychiatre, journaldesfemmes.com

Document 4 : Jean Mercier, « L'habit de lumière », La.vie.fr

Document 5 : Première de couverture du livre de Rose Callahan, *I am Dandy*, Gestalten, 2013

Deuxième partie : écriture personnelle (20 points) : Les objets que nous achetons ont-ils uniquement une fonction utilitaire ?

Texte n° 1 : Guy de Maupassant, *Bel ami*, 1885

Georges Duroy, homme sans fortune, mais ambitieux s'apprête à rencontrer un homme du monde influent qui s'est proposé de l'aider à gravir l'échelle sociale. A cet effet, il s'est procuré en location un habit de soirée.

Et Georges Duroy monta l'escalier.

Il était un peu gêné, intimidé, mal à l'aise. Il portait un habit pour la première fois de sa vie, et l'ensemble de sa toilette l'inquiétait. Il la sentait défectueuse en tout, par les bottines non vernies mais assez fines cependant, car il avait la coquetterie du pied, par la chemise de quatre francs cinquante achetée le matin même au Louvre, et dont le plastron trop mince se cassait déjà. Ses autres chemises, celles de tous les jours, ayant des avaries plus ou moins graves, il n'avait pu utiliser même la moins abîmée.

Son pantalon, un peu trop large, dessinait mal la jambe, semblait s'enrouler autour du mollet, avait cette apparence fripée que prennent les vêtements d'occasion sur les membres qu'ils recouvrent par aventure. Seul, l'habit n'allait pas mal, s'étant trouvé à peu près juste pour la taille.

Il montait lentement les marches, le cœur battant, l'esprit anxieux, harcelé surtout par la crainte d'être ridicule ; et, soudain, il aperçut en face de lui un monsieur en grande toilette qui le regardait. Ils se trouvaient si près l'un de l'autre que Duroy fit un mouvement en arrière, puis il demeura stupéfait : c'était lui-même, reflété par une haute glace en pied qui formait sur le palier du premier une longue perspective de galerie. Un élan de joie le fit tressaillir, tant il se jugea mieux qu'il n'aurait cru.

N'ayant chez lui que son petit miroir à barbe, il n'avait pu se contempler entièrement, et comme il n'y voyait que fort mal les diverses parties de sa toilette improvisée, il s'exagérait les imperfections, s'affolait à l'idée d'être grotesque.

20 Mais voilà qu'en s'apercevant brusquement dans la glace, il ne s'était pas même reconnu ; il s'était pris pour un autre, pour un homme du monde, qu'il avait trouvé fort bien, fort chic, au premier coup d'œil.

Et maintenant, en se regardant avec soin, il reconnaissait que, vraiment, l'ensemble était satisfaisant. Alors il s'étudia comme font les acteurs pour apprendre leurs rôles. Il se sourit, se tendit la main, fit des gestes, exprima des sentiments : l'étonnement, le plaisir, l'approbation ; et il chercha les degrés du
25 sourire et les intentions de l'œil pour se montrer galant auprès des dames, leur faire comprendre qu'on les admire et qu'on les désire.

Une porte s'ouvrit dans l'escalier. Il eut peur d'être surpris et il se mit à monter fort vite et avec la crainte d'avoir été vu, minaudant ainsi, par quelque invité de son ami. En arrivant au second étage, il aperçut une autre glace et il ralentit sa marche pour se regarder passer. Sa tournure lui parut vraiment
30 élégante. Il marchait bien. Et une confiance immodérée en lui-même emplit son âme. Certes, il réussirait avec cette figure-là et son désir d'arriver, et la résolution qu'il se connaissait et l'indépendance de son esprit. Il avait envie de courir, de sauter en gravissant le dernier étage. Il s'arrêta devant la troisième glace, frisa sa moustache d'un mouvement qui lui était familier, ôta son chapeau pour rajuster sa chevelure, et murmura à mi-voix, comme il faisait souvent : « Voilà une
35 excellente invention. »

**Texte n° 2 : Denis Fleurdirge « Du vêtement en général et celui de l'exclusion en particulier »,
Le sociographe, n° 17, 2005**

La codification vestimentaire participe à la mise en scène du social du simple fait qu'il est vu et qu'il est lu.

Il est vu, sous son apparence immédiate et à ce niveau propose un ensemble de « micro-indices » révélateurs d'une position individuelle en termes de différenciations signalétiques : d'âge ; de taille
5 vestimentaire normalisée ; de sexe (vêtement pour les hommes ou les femmes) ; d'utilisation (vêtement de travail ou de loisir, vêtement du quotidien ou de cérémonie, etc.).

Il est lu, c'est-à-dire interprété, comme arche d'une position ou d'une « image » sociales : appartenance, rang, hiérarchie, privilège, etc. Ainsi, comprendre le vêtement à partir d'échanges sociaux, en termes de distinctions et d'ordonnement des groupes sociaux, contribue à dresser une «
10 cartographie » de la gestion et du contrôle des apparences dans un souci de recherche d'un lieu de définition d'une reconnaissance sociale, de mise en œuvre de prérogatives et maintien d'égards et, plus accessoirement, d'une manière de « se poser ». Roland Barthes (1957) a souligné l'importance du passage de l'habillement de « l'objet vêtement » au costume, c'est-à-dire à « l'acte de vêtement » : acte par lequel l'objet vestimentaire servant à protéger le corps devient un signe collectivement
15 reconnu comme valeur et comme norme d'un groupe social donné

La première impression est toujours la bonne. Rien n'est plus difficile que de se départir d'une première impression. Ainsi l'apparence vestimentaire est au cœur de la construction de cette première impression qui renvoie à une sorte de « surface sociale » immédiate : « Le vêtement dit qui l'on est, à
20 quelle place ou rang on se situe, à quel groupe familial, professionnel ou institutionnel on appartient. Ce faisant, dans la symbolique sociale et dans l'imaginaire qui l'accompagne, le textile prend peu à peu le premier rang par rapport à tous les autres matériaux » (Pastoureau, 2004, p. 86). Mais parler de « surface sociale », c'est d'abord poser que les apparences vestimentaires ne sont pas seulement l'expression d'un certain prestige et d'une certaine autorité, mais aussi qu'il existe un lien entre une situation et un comportement donnés. Cette surface sociale est assujettie à des formes d'acquisition

25 spécifiques, répondant à un certain modèle et ayant en même temps la particularité de marquer une reconnaissance. Il suffit, pour mettre ce fait en évidence, de partir du principe énoncé par Marcel
Mauss selon lequel : « le corps est le premier et le plus naturel instrument de l'homme. Ou plus
exactement, sans parler d'instrument, le premier et le plus naturel objet technique, et en même temps
30 moyen technique, de l'homme, c'est son corps » (Mauss, 1989, p. 372). Loin de n'être qu'une
manifestation superficielle de la vie sociale, le vêtement est l'expression de l'intégrité de la
personnalité et de son identité sociale, et ce par la multiplicité et la variété des formes de stylisation
des pratiques sociales qu'il peut mettre en œuvre. Dit d'une autre manière le vêtement, comme forme
discrète de socialisation et d'appartenance sociale, permet d'être ce que nous voulons être ou ce que
nous ne sommes pas ; de dévoiler ou de masquer l'intime de notre être ; de communiquer un certain
35 nombre d'informations sociales ; voire d'établir une distance avec les autres ou nous mettre à distance
de nous-même.

Thorstein Veblen a énoncé le principe selon lequel le vêtement relevait d'un « gaspillage ostentatoire
» (1970, pp. 111-123). Si le vêtement offre bien la possibilité pour l'individu d'affirmer une « position
pécuniaire », il satisfait aussi des besoins individuels plus impérieux que les besoins spirituels. Ces
40 besoins individuels relèvent de deux ordres d'impératifs : d'une part l'obligation de se soumettre à une
certaine conformité d'usage et de goût, et d'autre part d'obéir à une exigence de prix fondée sur le
principe courant selon lequel ce qui n'est pas cher n'est pas de bonne qualité. Ceci montre que le
vêtement a pour fonction sociale de permettre la visibilité (ostentatoire) d'un niveau de richesse, et
donc d'une capacité d'accès individuel à des objets rares et chers. Pour Veblen, on a là le témoignage
45 d'une réussite pécuniaire et sociale et donc l'expression d'une certaine dignité sociale.

L'une des caractéristiques majeures de nos sociétés modernes est la multiplicité des formes de
différenciation sociale et d'expression de celle-ci étendue à l'espace infini des jeux sociaux. Ainsi, le
rapport dialectique entre identité individuelle et statut social se trouve souvent aboli car souvent non-
identifiable au premier coup d'œil. Autrement dit, l'apparence vestimentaire et la parure ne permettent
50 pas de définir objectivement la véritable identité individuelle, le véritable statut, la position sociale
d'un individu. Tout ne peut être que jeux, simulations et dissimulations. Ceci sous-entend que la
cohésion, autant que la cohérence, de la vie sociale sont régies par des forces d'attraction ou de
répulsion. Le plus petit commun dénominateur peut être la mode. A un premier niveau d'analyse on
peut dire, avec Georg Simmel, que la mode « n'est donc jamais qu'une forme de vie parmi beaucoup
55 d'autres, qui permet de conjoindre en un même agir unitaire la tendance à l'égalisation sociale et la
tendance à la distinction individuelle, à la variation » (Simmel, 1988, p. 91).

L'imitation, déjà centrale dans l'œuvre de Gabriel Tarde (2001), est selon Simmel une réponse aux
phénomènes de fusion et de dissociation sociales : « L'imitation répond (...) dans tous les phénomènes
dont elle est un facteur constitutif, à l'une des tendances fondamentales de notre être, celle qui nous
60 pousse à fonder la singularité dans la généralité, accentuant la stabilité dans le changement. Mais si, à
l'inverse, dans la stabilité on cherche le changement, c'est-à-dire la différenciation individuelle, la
dissociation d'avec la généralité, alors l'imitation devient un principe négateur et entravant » (Simmel,
1988, p. 90).

Texte n° 3 : Interview de Sarah Stern, Journaldesfemmes.com

Sarah Stern, psychiatre pour enfants et adultes et coauteur avec Catherine Joubert de Déshabillez-moi, explique le rôle du vêtement chez l'ado.

A partir de quel âge, le vêtement devient-il important et pourquoi ?

Sarah Stern : Dès l'âge de six ans, que l'on appelle l'âge de raison, le vêtement est important. En effet, lorsqu'il entre à l'école, l'enfant commence son processus de socialisation. Il a un désir d'appartenir au

groupe, d'où le rôle du vêtement. Mais, comme nous l'avons écrit dans le livre, à l'adolescence son importance est décuplée. Pour être plus précise, le vêtement a alors trois fonctions. La première correspond à la sexualisation du corps : la puberté "échappe" à l'ado or le vêtement lui permet de s'approprier psychiquement quelque chose qui lui échappe et de maîtriser sa sexualité. La deuxième fonction est liée à la volonté du jeune de déplaire à ses parents. Ainsi, bien souvent, il adopte un style contestataire, ce qui est tout à fait normal car la dimension contestataire est inhérente à l'ado même. Enfin, la troisième fonction du vêtement est relative au fait que le jeune a besoin d'être comme les autres, de s'habiller comme eux pour s'intégrer.

Aujourd'hui, on parle beaucoup de la notion de "tribus". Quelles sont-elles et quel est leur sens ?

Il faut savoir qu'il y a toujours eu des groupes d'ados arborant des styles différents. Chaque décennie a ses repères tribaux. Actuellement, il y a les "chals" qui portent des vêtements griffés, les "gothiques" qui affichent un style plutôt morbide, les "surfeurs" ou "skaters" dont les pantalons baggy tombent sur les cuisses, les "racailles" qui ont un look inspiré des banlieues mais aussi des "rastas", des "basketteurs" etc. Ce qu'il faut dégager de tout cela, c'est que l'on construit sa propre identité en prenant à l'autre quelque chose. Les fringues sont utilisées comme support de cette identification. On copie le style de sa soeur, de son frère, d'un copain ou d'un chanteur... pour mieux se construire soi-même.

Est-ce que le style "gothique" par exemple peut faire peur ?

A part la dimension contestataire ou non, le style en lui-même n'a que peu d'importance. En revanche, le fait d'appartenir à une tribu l'est puisque cela démontre la volonté de socialisation de l'enfant. Chez les ados arborant le style gothique, ce souhait est bien présent et la dimension contestataire de leur look n'a rien de pathologique. On peut parler de socialisation de cette contestation.

Le rapport aux vêtements est-il le même chez les filles et chez les garçons ?

Pour répondre à cette question, il est nécessaire de faire un bref retour dans le temps. Avant 1789, les hommes s'habillaient autant que les femmes, ils étaient très coquets avec leurs perruques, leur maquillage... Après la Révolution française et l'avènement de la bourgeoisie, les choses ont changé : l'homme a commencé à se réaliser à travers sa profession et le vêtement a perdu de son importance. La femme, quant à elle, a continué à se parer. Autre facteur à prendre en compte : si le symbole du masculin est le pénis, pour la femme il en va différemment : le féminin se construit à partir de la parure. De nos jours, le clivage commence à se réduire car les femmes s'investissent dans leur travail et les hommes reprennent soin d'eux. Durant la période de l'adolescence, on peut remarquer que le rapport est assez similaire.

Certains ados arborent des tenues près du corps alors que d'autres portent des vêtements amples. Qu'est-ce que cela signifie ?

L'histoire vécue par l'ado est à prendre en compte mais c'est vrai que le fait pour une adolescente de cacher son corps en revêtant de gros pulls sous-entend qu'elle a peur de devenir une femme. L'ado qui au contraire met ses formes en valeur, en mettant des pantalons très moulants et des t-shirts près du corps, prouve qu'elle est fière de sa féminité.

La lingerie "s'expose" maintenant chez les ados. Avez-vous une explication à ce phénomène ?

Aujourd'hui, les ados sont sur le devant de la scène. Pour preuve, la plupart des mannequins sont très jeunes et/ou ont un corps d'ado. On a donc l'impression que le nec plus ultra c'est de ressembler aux ados, aussi ces derniers illustrent les fantasmes dont ils sont l'objet. En quelque sorte, le jeune qui

porte de la lingerie voyante (string...) répond à une "injonction" des adultes. Là où il y a le malentendu, c'est que l'ado ne souhaite pas susciter le désir sexuel des autres, il veut simplement être aimé.

Les parents doivent-ils tout céder à leurs enfants (marques, style vestimentaire...) ?

A chaque parent d'agir comme il l'entend. En tout cas, le conflit n'est pas négatif, bien au contraire. Le problème c'est que les adultes ne supportent plus le conflit. Pourtant, l'affirmation de soi passe par la conflictualité. L'ado en a donc besoin pour se construire...

Enfin l'ado cherche-t-il plus à se différencier ou à se fondre dans la masse ?

Même à l'époque où il y avait des uniformes, chacun essayait de les personnaliser, en mettant une broche par exemple. Pourquoi ? Tout simplement parce que c'est insupportable d'être la copie conforme de quelqu'un d'autre. Le besoin se ressent de se singulariser mais attention, cette singularisation ne doit pas empêcher l'ado de s'intégrer à un groupe et il le sait très bien.

Texte n° 4 : Jean Mercier, « L'habit de lumière », La vie.fr

Il y a exactement 50 ans, dès avant le Concile, les différents diocèses légifèrent sur la question de l'habit ecclésiastique, permettant l'utilisation du clergyman. Jusque-là, seule la soutane est autorisée par l'Eglise, en toutes circonstances. [...]

5 L'abrogation du port obligatoire de la soutane au début de l'été 1962 fait l'objet d'un reportage filmé, disponible sur le site de l'INA. [...] Le reportage nous emmène Place Saint Sulpice à Paris, pour un micro trottoir savoureux. [...] Dans les réactions se mêlent toutes sortes de choses : l'élément générationnel (jeunes prêtres contre anciens), l'argument de commodité (confort, vélo), la question identitaire (reconnaissance publique) et culturelle (les gens simples vont être bousculés) [...].

10 En 1962, pour un prêtre, quitter la soutane est une rupture énorme. Dans le film des actualités télévisées, le journaliste insiste sur le fait que le prêtre s'habille désormais « presque en civil ». Ce qui n'est pas faux, car une écharpe peut facilement masquer le col romain. La vraie rupture symbolique est le passage de la robe au pantalon. De fait, de très nombreux prêtres se réjouiront d'adopter un vêtement non seulement plus discret, mais plus « viril »... A chaque fois que je demande à un prêtre de plus de 75 ans ce qu'il a ressenti en quittant la soutane, il me parle de libération. [...]

15 Mais ce temps n'est pas si révolu que ça. Car la soutane fait son retour dans un contexte culturel à fronts renversés. Même si la méthode n'est pas exactement la même. Ceux de 62 ont mis la soutane au placard, pour porter le clergyman. En 2012, les jeunes prêtres portent habituellement le col romain, et utilisent la soutane en « variante », selon certaines circonstances et convenances. De plus en plus de jeunes prêtres non affiliés à des groupes traditionalistes la portent sans complexes. [...] Ils sont très nombreux, ceux de moins de 40 ans, à avoir une soutane dans leur garde-robe et à la porter occasionnellement.

Mais pourquoi donc la remettent-ils ?

25 Comme en 1962, il y a l'argument de commodité. L'hiver, elle tient chaud, m'ont dit plusieurs curés dont l'église est mal chauffée. L'été, elle présente l'avantage qu'on peut être en caleçon en dessous, sans porter de pantalon. Pas si désagréable, peut-être...

Il y surtout la question de la communication : une soutane, c'est encore plus parlant qu'un col romain, c'est une prédication publique incontournable. Cette question identitaire va de pair avec l'argument

missionnaire. Une soutane attire le regard et peut susciter l'intérêt, au même titre que le col romain, mais un cran au-dessus. Tel prêtre me disait qu'elle attirait vers lui des jeunes musulmans, pleins de questions. Elle peut aussi susciter la défiance. Mais en tous cas, elle le laisse pas indifférent. Le prêtre marseillais Michel-Marie Zanotti Sorkine assure la porter pour les gens qui sont loin de l'Eglise, et il est convaincant.

Un prêtre m'a parlé un jour de la soutane comme de la "charte graphique" du prêtre catholique, ce qui n'est pas sans importance dans une société comme la nôtre, devenue hyper sensible aux marques, aux logos, aux pictogrammes. Elle plaît aussi à des personnes attachées à la dimension stylistique du catholicisme. [...] La soutane, c'est le retour du style, avec le sens en plus.

Et puis il y a le vieux fond culturel, les images profondément enracinées dans la mémoire sociale. Pour la plupart de nos contemporains, la soutane est le vêtement du prêtre, un point c'est tout. C'est ce que décrit la sociologue Céline Béraud dans son ouvrage *Le métier de prêtre*, quand elle affirme que « le prêtre est aujourd'hui un inconnu pour beaucoup et l'objet de stéréotypes souvent en retard d'un concile ». Elle fait référence à des films dont le contexte est celui du XXI^e siècle mais où le prêtre apparaît vêtu d'une soutane. Elle rapporte l'anecdote d'un boulanger (non pratiquant) qui demande à son curé de lui prêter son habit pour une fête costumée. Le curé pense qu'il s'agit de son aube. Le boulanger, lui, pense à la soutane... même s'il n'a jamais vu le curé la porter en venant chercher son pain.

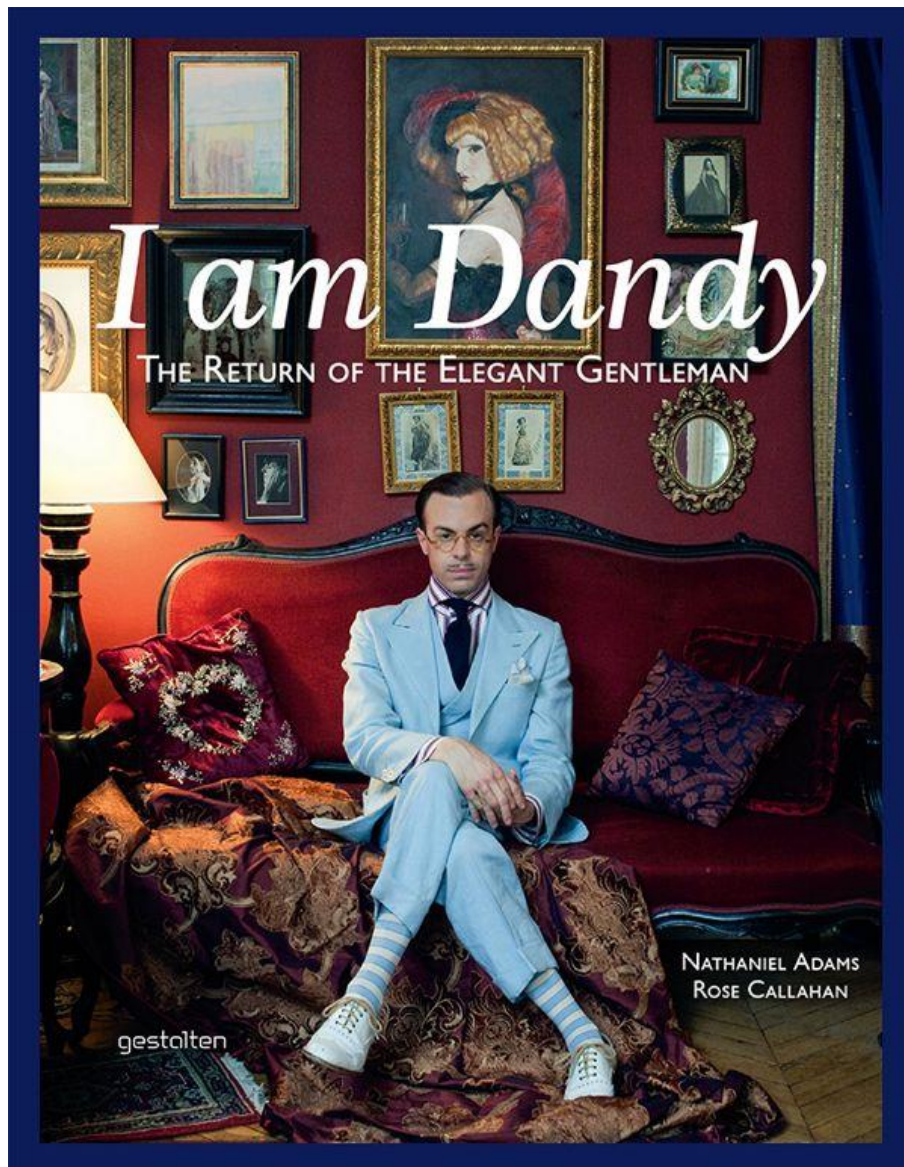
Bilan des courses : les représentations collectives sont comme aspirées par des symboles qui résistent. Alors que la soutane a pratiquement disparu entre 1970 et 2000, elle est restée dans les têtes de ceux qui n'ont pas suivi les évolutions de l'Eglise. Et il faut donc en tenir compte à l'heure de la Nouvelle Evangélisation, qui vise ces personnes qui ont décroché.

La soutane fascine ou agace, dérange ou attire. Elle est devenue l'un des éléments de la panoplie communicationnelle du catholicisme contemporain, qui s'appuie sur une nouvelle forme de provocation visuelle, comme d'ailleurs les autres groupes religieux – l'islam et le bouddhisme - qui revendiquent une visibilité. Il est indéniable que le catholicisme est une religion de l'image, du signe. Le prêtre, en tant que tel, est une sorte de « sacrement », et il est juste que cela se traduise visuellement.

Un ami prêtre me confiait ainsi que récemment, il avait traversé toute la ville de Lourdes en compagnie d'un autre prêtre habillé en soutane. Lui-même portait un clergyman noir. C'est un homme de belle allure, charismatique. Son compagnon était timide, doué de moins de prestance et d'éclat. Néanmoins, il a constaté que sur tout le trajet à travers la ville, les deux hommes étaient arrêtés sans cesse par des pèlerins voulant faire bénir des objets. « A aucun moment, ils ne se sont adressés à moi, bien qu'il était évident que j'étais prêtre, mais toujours à mon ami. Je crois que c'est la soutane qui veut cela. En particulier auprès des gens loin de l'Eglise, elle exerce un attrait puissant. »

En tous cas, ce serait une erreur d'interpréter ce retour de la soutane comme une résurgence du passé ou un prurit nostalgique. Le phénomène est absolument en résonance avec les problématiques du début du XXI^e siècle.

Document n°5 : Couverture du livre de Rose Callahan



Je suis un Dandy. Le retour du gentleman élégant.